

Le Siègè de TOUL par une Toulouise

MEMOIRES DE LEONTINE MARCHAND, présentées par PHILIPPE LAZERME.

Depuis les récits militaires d'Auguste Bastien, d'Albert Denis (1), suivis des pages plus récentes (2) sur les tragiques événements de 1870 qui, au soir du 23 septembre, firent tomber aux mains des Prussiens la ville de Toul, il semble que l'Histoire ait tout dit. Stratèges et techniciens avaient tiré leçon de la défaite, Toul redevenue libre a décuplé ses moyens de défense si bien que des meurtrissures du siège le voyageur n'eût guère relevé de traces sensibles. Elles avaient pourtant marqué la ville et ses habitants. En témoignent certains souvenirs directs vécus par une Toulouise, dont les lignes publiées ici pour la première fois remettent le lecteur au cœur même du drame. Ils sont extraits des *Mémoires de Léontine Marchand*, née à Toul le 15 avril 1851.

Si l'auteur appartenait à une famille lorraine par son père, François-Alexis Marchand, négociant en grains, originaire de Maizeray, c'est par sa mère, Anne-Charlotte Poirson, qu'elle tenait ses racines authentiques avec Toul et le Toulouais. Une enfance et une jeunesse austères allaient marquer de bonne heure cette femme de grand caractère, vouée par le destin à braver seule l'adversité au milieu des tempêtes familiales. Quand elle rédigea le premier cahier de ses *Mémoires*, en septembre 1875, elle était mariée depuis un an environ à un Nancéien, Oscar-Nicolas Carême, qui lui donna un fils et mourut en 1884, union malheureuse qui la jeta très tôt dans la solitude et explique son besoin de confier à des feuilles les amertumes de son âme.

Elle habitait alors une vaste demeure située près de la Porte de France, au numéro 5 de la rue Thiers, demeure encore visible de nos jours à l'angle de l'Esplanade, puisqu'elle correspond aux numéros 17 et 19 de cette même rue, en face de l'Hôtel du Soleil d'Or. Cette maison, depuis coupée en deux, venait de lui échoir en héritage de sa grand-tante, Madame Nicolas Bataille, née Marie-Anne Poirson, décédée à Toul le 7 février 1869. Les pages que l'on va lire ont été écrites dans ces murs. Leur situation exacte explique plusieurs allusions à des événements historiques relatés par l'auteur.

-
- (1) *BASTIEN (Auguste)*. — Notice historique sur le siège de Toul par l'armée prussienne, août-septembre 1870, suivie des faits qui se sont passés pendant l'occupation et d'une relation sur la destruction du pont de Fontenoy, *Toul, 1886*, DENIS (Albert). — Siège et bombardements de Toul en 1870 par l'armée allemande, *Toul, 1910*.
- (2) *MORLOT Victor* — Le siège de Toul en 1870, notes publiées par *Le Pays Lorrain*, n° 1/1970 ; SAIRE (Chef d'escadron). Les sièges de Verdun et de Toul en 1870. *Revue Historique de l'Armée*, 1971, n° 1 (spécial), pp. 147, 158 ; Siège et Bombardement de Toul du 14 août au 23 septembre 1870, manuscrit anonyme publié par M. MAFFEIS, de l'Union des Ecrivains Vosgiens, *Bulletin d'Information de l'Association Générale de Prévoyance Militaire*, n° 89, juin 1973, pp. 2-5 et HACHET (Docteur Michel) — En marge de l'histoire de Toul, *Saint-Nicolas-de-Port, 1975*, pp. 108-109.

Devenue veuve, Léontine Marchand se remaria en 1885 avec un avocat de Saint-Dizier en Haute-Marne, Charles-Alexandre Riel, et le suivit dans cette ville, tout en maintenant des liens étroits avec sa terre natale où l'appelait régulièrement la gestion du patrimoine ancestral. Elle mourut à Grasse dans les Alpes-Maritimes, le 14 avril 1909.

A son décès, le manuscrit de ses *Mémoires* échut à son fils unique, Georges Carême, avocat lui aussi. Mais comme ce dernier s'était marié peu auparavant à La Rochelle, il ne tarda pas à s'y établir, tout en conservant à son tour ses propriétés de Toul Meubles et souvenirs de famille, néanmoins, avaient gagné dès 1909 les rivages atlantiques et y demeurèrent en majorité plus d'un demi-siècle, jusqu'au décès de sa femme, Marguerite Stroebel, en 1969, à Luçon. Ces mémoires passèrent alors aux mains du rédacteur de ces lignes, arrière-petit-fils de Léontine Marchand.

Sans entrer dans une étude critique de ce manuscrit, il importe d'en souligner cependant quelques traits essentiels. En relatant ses souvenirs, Léontine Marchand n'avait aucune ambition littéraire. Jeune femme en proie aux déchirements de la solitude, soucieuse de ses lourdes responsabilités financières, elle laisse la plume courir sur le papier, passe outre, ici et là, aux exigences d'une syntaxe rigoureuse, n'a cure de la ponctuation, de telle sorte que l'établissement du texte définitif requiert vigilance et perspicacité. Cela dit, l'auteur est si près des événements qu'on les sent palpiter devant soi. Elle parle en témoin oculaire, sans nulle prétention, avec ce naturel provincial du temps jadis où la demeure citadine côtoie de près le sol paysan, n'était la robuste enceinte de Vauban pour rappeler au lecteur les impératifs de la Cité Episcopale et Militaire, de son immortelle garnison.

Au début du printemps de 1870, Léontine Marchand était tombée gravement malade, à tel point que l'on en vint à craindre pour ses jours, le mal ayant duré trois bons mois.

"... J'entrais à peine en convalescence au mois de juillet 1870 lorsque la guerre fut déclarée. Je commençais à peine à me lever lorsque ce fléau du genre humain tomba sur notre patrie. Je n'essaierai pas ici de retracer toutes les épreuves auxquelles nous avons été soumis. Chacun, je le sais, a eu à souffrir de ces temps de troubles et de revers, mais pour notre compte, nous fûmes des plus éprouvés par les projectiles de l'ennemi. Cependant le bouleversement qui aurait pu m'être fatal ne me nuisit en aucune manière et ma convalescence se termina comme par enchantement".

"Je ne dirai pas combien je fus exposée. Ceux qui habitent une enceinte fortifiée peuvent en avoir une idée, mais moi plus encore, car je fus obligée d'aller et venir surveillant à tout, n'ayant jamais été enfant gâtée. Dans ces moments comme précédemment je dus être et surveiller à tout. Je ne m'étendrai point sur cette époque de crise et de bouleversement public. Chacun en a trop souffert pour n'avoir pas besoin de retracer de si pénibles souvenirs".

"Le blocus de notre ville dura six semaines. Le premier jour (où) l'ennemi fit son apparition était un lundi 15 août à midi sonnante. J'étais ainsi que mes parents à table dans notre cour, lorsqu'on se mit à crier aux armes, et de part et d'autre tomba une grêle de projectiles que lançaient les Prussiens dans notre cour. Ce n'était que sifflement confus par les balles. Ma mère, je me le rappelle, ne put jamais supporter le bruit du canon. Elle se réfugia donc et toujours à chaque attaque au fond le plus reculé de la cave. Mon père qui appartenait à la Garde Nationale partit immédiatement sur les remparts. Je restai donc seule avec notre domestique, femme de 32 ans, d'un caractère et d'un courage de vrai soldat. Je l'ai vue toujours courant au milieu de tout sans jamais s'émouvoir. J'admirais son courage et malgré que sa société n'eût rien de séduisant, je me mis à l'imiter et étais presque toujours avec (elle), il est vrai. Qu'on pardonne de semblables liaisons en pareil moment où tous nous sommes égaux en face de la mort".

"Le premier jour, dis-je, aussitôt la disparition de mes parents, la servante et moi transportâmes notre table dans une autre pièce et fîmes le meilleur repas du monde sans aucun souci. Je ne sais si c'était mon retour à la santé ou l'émotion, mais durant le blocus je ne venais pas à bout d'apaiser ma faim. Le restant du premier jour, nous le passâmes au 2^{ème} étage de la maison avec de longues-vues. Nous découvrions en plein la côte Saint-Michel occupée par l'armée ennemie et assistions au combat des deux partis. J'aime à me reproduire ces moments beaux et tristes à la fois. Vous voyez donc feu et sang, vie et mort. Oh, combien le cœur vous bat et comme on est transporté ! C'est une toute autre vie, l'ambition, les richesses de la terre sont oubliées, on ne pense plus qu'à défendre ce faible corps, ce souffle de vie qui nous anime".

"Cette première attaque fit bien des victimes. On en compta sept cents-et-quelques du côté de l'ennemi et trente du nôtre, tant militaires que civils, mais bon nombre de ces derniers s'étaient exposés par maladresse, voulant voir ce qui se passait au camp prussien, regardant au-dessus des parapets et aperçus furent décapités par les obus qu'ils lançaient. A l'avenir on prit des précautions pour s'en préserver de ce genre. Nombre d'attaques semblables se succédèrent, mais le lendemain dudit jour 15 août, alors le 16, presque toute la population de la ville prit la fuite. On avait donné l'alarme que la ville allait devenir la proie des flammes, et chacun de s'enfuir".

"Mon père resta. Moi et ma mère imitâmes tous les émigrants. Nous partîmes et nous rendîmes au petit village de Gye à 8 kilomètres de la ville. Inutile de dire qu'à peine à un kilomètre ou deux, nous fîmes la rencontre de l'ennemi, mais qui, à notre étonnement, nous fit place sur la route et sans aucune démonstration mauvaise ou grossière. Nous prîmes asile chez le maire (1), qui était petit parent. Mais à peine y étions-nous établis que le soir même arrivèrent au village au moins dix mille soldats à loger. Toute la plaine était couverte d'armes. C'était comme un essaim d'abeilles. L'armée du Prince Charles-Frédéric (2) quittait Metz et avait pris cette route pour remonter vers Paris et rejoindre nos armées. Elle se composait de cent-et-quelques-mille hommes. De ma vie je n'ai vu si beau spectacle. Ce jour-là vers sept heures du soir à la nuit tombante, on n'entendait que le cliquetis des armes, la fanfare guerrière, le pas des chevaux. La vue de quelque côté qu'elle se portât ne voyait qu'armes scintillantes. De toutes parts, il semblait au milieu des vignes, des champs, des collines qu'il y ait plus d'hommes que de feuilles, de brins d'herbe. Oh oui, c'est beau, c'est idéal, c'est féérique ! Quel triste et charmant tableau ! Quelle séduisante et terrible vision !"

"Dans la maison où l'on nous avait donné asile vinrent pour loger un colonel et ses officiers, ainsi que son docteur. Ils furent à notre égard des plus honnêtes et quoique ennemis je n'ai pu que reconnaître en eux les manières et les procédés les plus sympathiques et distingués. Ils nous donnèrent la première place à table et ne voulurent en aucune manière s'emparer de la pièce la plus convenable, nous la réservant. Ce colonel était natif de Gloglau (3). J'ai su depuis qu'il appartenait à une des meilleures familles. Quant au docteur — de nom Schiftau — il habitait Breslau. Il était âgé d'environ trente ans. Il nous dit qu'il avait quitté sa jeune femme et un enfant au berceau. Aussi combien cette guerre plongea de familles dans le deuil, car j'ai appris depuis qu'à Blois, près Paris, il avait été tué en portant secours à des blessés".

"J'en reviens au moment où je fis sa connaissance. Ils firent seulement séjour et partirent le lendemain pour Saint-Aubin. Avant leur départ, le docteur nous remit une pharmacie complète en sirops, gommés, pâtes et chocolats avec nombre recommandations pour soigner et hâter ma guérison. De son côté le colonel nous remit un laissez-passer et une lettre de référence, pour nous protéger, disait-il, en cas de nécessité, et par la suite nous fîmes heureuses d'en faire usage".

-
- (1) *Casimir-Alphonse HENRY succéda à Théodore THOMASSIN à la tête de la mairie de Gye le 7 mai 1870 et mourut dans cette commune le 15 juillet 1903*
- (2) *Prince Charles-Frédéric de Prusse, généralissime, né à Berlin le 20 mai 1828, commandant de la 2^{ème} Armée durant la guerre franco-allemande 1870, décédé à Klein-Glieniche, près de Postdam, le 15 juin 1885. Il était fils du prince Charles de Prusse et de la princesse Marie de Saxe-Weimar, et neveu du roi Frédéric-Guillaume IV.*
- (3) *Présumée être GLOGAU sur l'Oder en Silésie, à moins qu'il n'y ait eu confusion avec GLAUCHAU, ville de Saxe à douze kilomètres de Zwickau.*

”Ils allaient quitter la maison lorsque passa le Prince Charles-Frédéric. Ces messieurs lui firent les honneurs au passage. Ils composaient sa suite. Ils me présentèrent au Prince qui fut très affable et de la plus exquise politesse, me demandant quelle ville j’habitais et me recommandant de n’y point rentrer, disait-il, avant la capitulation. Il me donna une poignée de main et me dit en partant que si jamais le Prince Charles-Frédéric pouvait m’être utile, il serait heureux de me rendre service, que je n’aurais qu’à lui rappeler notre entrevue au petit village de Gye lors de la campagne de 1870 et qu’il serait heureux de remplir une promesse faite durant cette campagne. Il nous quitta avec les marques les plus respectueuses. Il s’était arrêté à peine un quart d’heure durant l’arrivée d’une dépêche attendue du général qui logeait à quelques kilomètres de là.”

”Le lendemain jeudi, nous étions des plus inquiètes sur le sort de mon père resté seul à la maison et dans un pareil moment. Et notez qu’il y avait seulement deux jours que nous l’avions quitté, mais c’était beaucoup trop déjà dans un moment où l’on pouvait être séparé pour toujours. Moi et ma mère cherchâmes tous les moyens possibles de rentrer dans les murs de notre chère ville. Nous usâmes de la lettre remise la veille et nous rendîmes à Ecrouves pour obtenir un laissez-passer du général. Après mûres délibérations nous l’obtînmes, mais il ne nous cacha point qu’il serait fort difficile d’arriver à Toul, malgré son mot d’ordre, sans danger. Mais rien ne m’effraya tellement, j’avais le vif désir de rentrer chez moi. Il est bon de vous dire que j’avais étudié durant cinq ans la langue allemande. Je l’utilisais assez bien et elle me fut du plus grand aide à ce moment”

”Nous nous mîmes en route le vendredi pour revenir et nous fûmes les seuls de tous ceux qui avaient quitté la ville durant le siège qui purent rentrer, car malgré toutes les prières, les Allemands ne voulaient point donner de permission et en outre on exposait sa vie en voyageant dans la campagne et sur les grands chemins qui partout n’étaient obstrués que de postes prussiens. Chaque cinquante mètres était un groupe de soldats. Nous dûmes pour éviter tout danger tenir toujours à la main un mouchoir blanc qui était le signal et à chaque poste donner connaissance de notre laissez-passer. Enfin nous arrivâmes au poste de Toul à midi sonnante. Et notez que sans nous arrêter nous avons mis depuis sept heures du matin jusqu’à midi pour faire le trajet de cinq kilomètres seulement qui nous séparaient de Toul au lieu de notre départ, tellement nous perdions de temps avec les sentinelles qui chaque cinq minutes nous en faisaient perdre le double en délibérations. Mais malgré cela ils furent stricts sur le règlement, excessivement polis en tous points.”

”Lorsque nous rentrâmes à Toul, je ne puis vous dire combien j’étais heureuse. Il me semblait que j’avais tout gagné. Ce n’est qu’après que nous songeâmes au danger éminent que nous avons couru, car durant tout notre voyage nous avons été exposées entre deux feux, celui des Allemands et celui des Français qui, de loin, ne pouvaient reconnaître en nous deux malheureuses fugitives. Bref, sitôt arrivées, cela parut tellement surnaturel, presque incroyable aux habitants, que l’on nous manda de suite chez le commandant de la place (1) qui ne nous laissa omettre aucun détail de tout ce que nous avons eu durant notre voyage périlleux, et d’après notre récit on se mit en garde pour une seconde attaque qui eut lieu le lendemain samedi, de laquelle nous avons entendu parler par les Prussiens. Rien ne s’était donc passé depuis notre départ. Nous n’avons rien perdu du bombardement et nous avons fait seulement connaissance avant tout autre du casque à pique.”

”Enfin, je ne donnerai point d’autres détails assez connus malheureusement n’est-ce que le 10 septembre, un samedi, eut lieu une forte attaque qui dura depuis sept heures du matin à cinq

(1) *Auguste-Eugène HUCK, officier de la Légion d’honneur, né à Nevers (Nièvre) le 28 septembre 1816, major au 7^{ème} Cuirassier le 14 janvier 1863, fut nommé commandant de la Place de Toul le 9 juillet 1870. Fait prisonnier le 24 septembre, au lendemain de la capitulation, il rentra de captivité le 10 avril 1871, fut affecté à Satory, puis à Versailles, et derechef à Toul dans ses mêmes fonctions, du 28 avril 1873 au 12 mai 1875. Il mourut à Joigny (Yonne), le 4 avril 1890 (Archives du Ministère de la Guerre, Vincennes, 96313/2^{ème} série).*

heures du soir, et par un fâcheux hasard je restais seule à la maison toute la journée ; mon père et ma mère ayant été surpris par l'attaque étant à l'autre bout de la ville où ils conduisaient dans les caves de l'Hôtel de Ville, que nous louions, des voitures de blé afin de le mettre à l'abri du feu. Nous en avions là de déposé deux mille quintaux ou sacs à la disposition de la ville en cas de disette et mes parents en conduisaient encore une voiture ce jour-là lorsqu'une grêle de bombes tomba sur la ville et empêcha toute circulation possible. Mais nous n'eûmes rien de sensible encore à déplorer ce jour-là".

"Le lendemain dimanche à quatre heures, grande parade de Messieurs les Ennemis qui redoublèrent en nous envoyant les bombes de Marsal qui firent des brèches désastreuses. Je passerai sous silence toutes les autres attaques pour ne me souvenir que du dernier jour, 23 (1) septembre, où sur la demande de la Place, la Ville capitula. C'était un vendredi. Depuis trois jours, on n'avait laissé aux habitants ni repos, ni tranquillité. Jour et nuit on nous lançait des projectiles et ce qui est des plus humiliants pour la page historique de l'Allemagne, c'est que leurs mœurs et leurs manières guerrières démontrèrent chez eux la plus inqualifiable lâcheté en s'attaquant principalement aux ambulances, aux temples et monuments civils. On leur reprochera également leur inhumanité et la manière barbare avec laquelle ils agirent en face des malheureux habitants du village de Fontenoy, là où l'on fit sauter le pont donnant ligne directe de Strasbourg à Paris par voie ferrée, ce qui pendant près de trois semaines arrêta l'envoi direct de toutes leurs troupes et approvisionnements de guerre. Ils accusèrent les habitants de ce village d'avoir donné asile à des francs-tireurs qui, disaient-ils, avaient fait sauter ce pont. Cela était vrai et ce fut un grand tort qui, au lieu d'être une aide, ne fit qu'accroître la position critique. Les habitants de Fontenoy furent par ordre des Allemands chassés de leurs habitations, sans leur permettre même de prendre le plus minime bagage. Ensuite, ils mirent le feu à toutes les maisons. Il ne resta seule que l'église."

"Mais où leurs crimes furent les plus sanglants, c'est que deux malheureux vieillards octogénaires et infirmes, (qui) n'avaient pu quitter leurs lits pour prendre la fuite, furent par eux brûlés dans les flammes. On se demande vraiment en remontant à ce temps de barbarie s'il est bien possible qu'au XIX^e siècle nous eussions véridiquement donner de semblables détails. Malheureusement ils ne sont que trop vrais et humiliants pour la race humaine. Je tire le rideau pour rappeler une scène plus déchirante encore."

"Je reprends mon récit au 23 septembre, jour de la reddition de la ville. Nous n'avions chez nous aucune cave voûtée, mais la maison d'en face en avait une excellente quoique petite. Elle donna abri à dix-neuf personnes, et moi qui n'avais jamais gardé la cave durant les six semaines de bombardement, je me résignai ce jour-là à y descendre, tellement le danger devenait pressant. Dans cette cave y était également notre voisine, femme d'un ancien militaire. Elle avait été cantinière et avait fait la guerre de Crimée. Elle et ses deux enfants, deux demoiselles, l'une de 15 ans, l'autre de 18, étaient avec elle. Un petit garçon de douze ans était resté dans la maison à côté."

"L'ainée (2) des jeunes filles était belle, bonne et de manière distinguée, ne rappelant en aucune manière sa naissance obscure. Elle était venue au monde sur le champ de bataille même en Crimée, à la bataille de Varna. De là on la baptisa sous ce nom. Le colonel du régiment fut son parrain et plus tard par sa protection elle reçut dans une des meilleurs pensions de Paris, une éducation soignée. En outre, elle avait droit à l'âge de dix-huit ans à une pension assez élevée du gouvernement. Mais ici, rien n'est stable. Ce que vous espérez aujourd'hui par un fatal destin vous est enlevé demain."

"Les parents de la jeune fille qui avaient une belle aisance, tenaient un hôtel et ce jour terrible, dont je rappelle le triste souvenir, la jeune fille, qui ne pouvait supporter aucune détonation, se cachait au coin le plus obscur de la cave, lorsque tout à coup la mère en larmes s'écrie qu'ils sont perdus, qu'un de leurs clients leur a remis en garde une sacoche contenant de sérieuses valeurs et qu'elle craint tout du vol ou du feu. Bref, elle veut aller la chercher et ne peut. Ses forces l'abandonnent. Personne ne s'y rend, chacun se mettant à l'abri de tout danger."

(1) 26 mis par erreur dans le manuscrit au lieu de 23

(2) Charlotte-Varna Duntz, fille de Nicolas Duntz et de Marie-Annette Berger, née à Varna (Turquie) vers 1854.



Léontine MARCHAND — Le 3 juillet 1870
Photographe A. BRION — Rue Corne de Cerf — TOUL

"D'un autre côté, le feu prend à la maison voisine. Les bombes tombaient sans un instant de répit et la malheureuse femme de supplier ses enfants d'aller chercher cette sacoche. Enfin la pauvre Varna, voyant sa mère à moitié folle, qui allait s'exposer à sortir, prend son courage et sort en disant : "Oh, malheur, il me semble ; oh, non, je ne reviendrai plus". Moi qui l'aimais comme une sœur, mon cœur se serra à ses paroles. Je ne pus la laisser partir seule et la suivis. Elle entra chez elle. Moi, je l'attendais dans le corridor. Elle revint avec je ne sais quoi dans ses mains. Nous avions à traverser en rue l'espace de deux ou trois mètres seulement, à monter deux marches et descendre dans la cave. Je mettais le pied sur la second marche et elle allait seulement gravir la première, lorsque je vis en l'air une de ces grosses balles grises que j'avais pour jouer à la pelote lorsque j'étais enfant. Je l'avais à peine aperçue qu'une commotion électrique s'empara de moi. Je ne sais si j'ai descendu les quelques marches qu'il y avait pour être dans la cave, mais je m'y trouvais, et ma malheureuse compagne, elle, était dehors. Le choc avait lancé l'une en dedans, l'autre en dehors. Moi, j'étais sauvée, elle, la malheureuse enfant, fut victime, atteinte par cette bombe que j'avais vue. Elle fut jetée sur le trottoir. Elle fut coupée en deux à la taille. Son cœur ses entrailles sortaient. C'était un hideux spectacle. Elle n'avait point souffert, la pauvre enfant. En l'atteignant, le projectile lui avait fait une blessure mortelle. Elle ne poussa ni un cri, ni un soupir. Elle tomba raide morte sur les dalles. Oh, ceux qui ont assisté à semblable agonie peuvent seuls se reproduire les émotions terribles qui se produisirent en nous !"

"Mais le malheur n'était point encore assez grand : pour cet obus seul il fallait deux victimes. Le choc m'avait sauvée, mais les éclats volèrent de toutes parts et allèrent atteindre dans la maison voisine du lieu où gisait la pauvre Varna, son frère (1) qui était encore dans la chambre, tout perdu que l'on pouvait être en pareil quart d'heure. Les éclats l'atteignirent à la tête et furent également mortels. Il vécut encore douze heures et succomba à d'atroces souffrances".

"Donc de ce projectile seul il pouvait y avoir trois victimes. Deux succombèrent une seule fut sauvée : ce fut moi. Je me demande encore par quel miracle je fus épargnée, car je vois toujours dans l'air cette boule grise, ce danger terrible, et depuis l'explosion je n'ai jamais ravigé ma mémoire sur ce qui s'est passé les deux heures qui suivirent cette mort affreuse. Je sais seulement que de tous côtés ce n'était que cris de désespoir. Le feu prenait de toutes parts, les maisons s'effondraient de tous côtés par la masse des obus. Vinrent en outre les cris désespérés des blessés et le râle des mourants. Oh ! je crains s'il me fallait jamais repasser par d'aussi rudes épreuves d'y succomber, car autant j'avais montré de courage durant les six semaines de blocus, aussi vite il m'abandonne lorsque je vis la mort me toucher de si près"

"Quand je pus considérer les restes inanimés de ma pauvre amie, oh, quelles angoisses m'ont torturée ! Les sueurs de la mort se faisaient sentir. Un frisson mortel s'emparait de moi. Tout était pour vide terrible. En un mot, je n'avais plus conscience de ce qui se passait. Cela dura ainsi jusqu'à deux heures après-midi. On arbora le drapeau blanc et la capitulation eut lieu. On sortit des caves. Chacun se regardait, se parlait. On appréhendait de connaître la perte d'un frère, d'un ami. On se demandait si l'on existait réellement encore, si l'on était bien sorti de ces froids tombeaux, de ces tombes silencieuses."

"A six heures, au milieu d'une fanfare guerrière et d'illuminations, il fallut encore recevoir nos hôtes, les ennemis. Ceux qui venaient de nous faire tant souffrir se rendaient maîtres chez nous. Il fallait recevoir, accueillir honnêtement ces gens qui venaient de nous faire au cœur une si cruelle morsure. Ah, ce fut là le plus terrible encore ! Aussi depuis que l'on a subi toutes ces émotions, les cordes du cœur deviennent moins sensibles et les épreuves de la vie vous sont moins pénétantes qu'avant."

"Je ne décrirai point le cours de l'occupation allemande au milieu de nous. Il dura trois années consécutives au milieu de troubles incessants. Mais pour nous, nous n'eûmes jamais, à part de très fortes pertes pécuniaires, à nous plaindre de leurs procédés. Nous ne fûmes point oubliés dans la proportion des répartitions de réquisitions. Les soldats et officiers ne manquèrent jamais.

(1) Constant-Téodore Duntz, né à Pont-à-Mousson vers 1858 et mort à Toul le 25 septembre 1870

Pour ne point nous oublier on nous doubla bien souvent le nombre de pensionnaires qui nous arrivaient, mais bref je passe sous silence : en toute occasion on envoie toujours aux autres ce que l'on peut éviter à soi-même et de ce côté nous fûmes bien partagés. Jamais nous n'avons eu moins de deux officiers à loger et quatre à huit soldats, quand le nombre n'allait pas à dix ou douze et au-delà. Mais je le réitère, malgré le nombre de près de trois mille quatre cents et quelque hommes, tant soldats qu'officiers que nous eûmes à loger durant la campagne, l'occupation allemande, trois années enfin, jamais nous n'avons eu le moindre risque avec eux. Nous nous sommes toujours tenus à distance. Il est vrai, mais de leur côté, ils n'ont jamais dévié d'une conduite réglementaire et disciplinée."

"Nous eûmes beaucoup à faire, requis par la ville pour fournir le foin, la paille et l'avoine aux troupeaux. Tout se fit en allemand. Ce fut moi seule qui fut chargée de toutes les négociations avec eux, étant obligée bien des fois de me disputer, j'appelle avoir des démêlés d'entente (sic) avec les officiers, intendants et autres, mais enfin j'en sortis heureuse d'avoir toujours réussi et en même temps d'avoir pu bien des fois par le secours de la langue allemande que je pratiquais et les relations que j'avais avec tous les officiers supérieurs de la place, rapport à nos relations commerciales, rendre bien des services importants à nombre d'habitants de la ville."

"La guerre terminée, tout rentra dans le calme. On se trouvait seulement heureux sur la terre après avoir subi des émotions si pénibles."